

1

Cet été-là...

Le premier amour est toujours le dernier.

Tahar BEN JELLOUN

San Francisco, Californie Été 1995

Gabrielle a 21 ans.

Elle est américaine, étudiante en quatrième année à l'université de Berkeley.

Cet été-là, elle porte souvent un jean clair, un chemisier blanc et un blouson de cuir cintré. Ses longs cheveux lisses et ses yeux verts pailletés d'or la font ressembler aux photos de Françoise Hardy prises par Jean-Marie Périer dans les années 1960.

Cet été-là, elle va vivre son premier grand amour.

Martin a 20 ans.

Il est français, vient de réussir sa licence de droit à la Sorbonne.

Cet été-là, il est parti aux États-Unis en solitaire pour perfectionner son anglais et découvrir le pays de l'intérieur. Comme il n'a pas un sou en poche, il enchaîne les petits boulots, travaillant plus de soixante-dix heures par semaine : serveur, vendeur de crèmes glacées, jardinier...

Cet été-là, il va vivre son dernier grand amour.

Aéroport de San Francisco

9 h du matin

Il pleut.

Encore mal réveillé, Martin écrase un bâillement et serre la barre de l'autobus à la suspension fatiguée qui tangué dans un virage. Il porte sur ses épaules un manteau en moleskine, un jean troué, des baskets usés et un tee-shirt à l'effigie d'un groupe de rock.

Cet été-là, tous les jeunes ont quelque chose de Kurt Cobain.

Dans sa tête, les souvenirs de ces deux mois passés aux États-Unis se bousculent. Il n'a pas envie de rentrer en France. Ici, il en a pris plein les yeux et plein le cœur. La Californie l'a emmené tellement loin d'Évry et de la banlieue parisienne.

La navette en provenance de Powell Street déverse les voyageurs devant le terminal international. Dans la bousculade, Martin attrape sa guitare sur le porte-bagages. Chargé comme un mulet, il sort le dernier de l'autobus, fouille dans sa poche pour mettre la main sur son billet et, le nez en l'air, essaie de se repérer dans ce dédale urbain.

Il ne la voit pas tout de suite.

Elle a garé sa voiture en double file, moteur allumé.

Gabrielle.

Elle est trempée de pluie. Elle a froid. Elle tremble un peu.

Il, Elle se reconnaissent. Il, Elle courent l'un vers l'autre.

Ils s'étreignent, le cœur battant, comme on fait la première fois, lorsqu'on y croit encore.

Et ils s'embrassent.

Leurs bouches se cherchent, leurs souffles se mêlent, leurs cheveux mouillés s'emmêlent. Il a la main sur sa nuque, elle a la sienne sur sa joue. Dans l'urgence, ils échangent quelques mots d'amour maladroits.

Elle lui demande : « Reste encore ! »

Reste encore !

Il ne le sait pas, mais il ne connaîtra rien de mieux dans sa vie. Rien de plus pur, de plus lumineux ou de plus intense que les yeux verts de Gabrielle qui brillent sous la pluie, le matin de cet été-là.

Et que sa voix qui l'implore : Reste encore !

Un mois après
9 septembre
banlieue de Paris

Minuit.

Martin quitte la petite chambre qu'il occupe dans l'appartement HLM de ses grands-parents.

Ascenseur en panne. Neuf étages à pied. Boîtes aux lettres arrachées, disputées dans la cage d'escalier. Ici, rien n'a changé.

Il cherche pendant une demi-heure une cabine téléphonique qui ne soit pas saccagée, glisse dans la fente sa carte de 50 unités et compose un numéro transatlantique.

À 12 000 kilomètres de là, il est midi et demi à San Francisco. Le téléphone sonne dans la cafétéria du campus de Berkeley...

49, 48, 47...

Le ventre noué, il ferme les yeux et dit simplement :

– C'est moi, Gabrielle.

D'abord, elle rit parce qu'elle est surprise et parce qu'elle est heureuse puis elle éclate en sanglots parce que c'est trop dur de ne plus être ensemble.

...38, 37, 36...

Il lui dit qu'elle lui manque tellement, qu'il l'adore, qu'il ne sait pas comment vivre sans...

...elle lui dit combien elle voudrait être là, en vrai, à côté de lui, pour dormir avec lui, l'embrasser, le caresser, le mordre, le tuer d'amour.

...25, 24, 23...

Il écoute sa voix et tout remonte à la surface : le grain de sa peau, l'odeur du sable, le vent dans ses cheveux, ses « je t'embrasse »...

... ses « je t'embra(s)se », sa main qui s'accroche à son cou, ses yeux qui cherchent les siens, la violence et la douceur de leurs étreintes.

...20, 19, 18...

Il regarde avec terreur l'écran à cristaux liquides de la cabine et c'est un supplice de voir les unités de la carte téléphonique s'égrener si vite.

...11, 10, 9...

Puis, ils ne disent plus rien, car leurs voix s'étranglent.

Ils écoutent seulement les cognements de leurs cœurs qui battent de concert et la douceur de leurs souffles qui arrivent à se mêler, malgré ce putain de téléphone.

...3, 2, 1, 0...

*

En ce temps-là, on ne parlait pas encore d'Internet, d'e-mail, de Skype ou de messagerie instantanée.

En ce temps-là, les lettres d'amour parties de France mettaient dix jours pour arriver en Californie.

En ce temps-là, lorsque vous écriviez « je t'aime », il fallait attendre trois semaines pour avoir la réponse.

Et attendre un « je t'aime » pendant trois semaines, c'est pas vraiment humain lorsqu'on a vingt ans.

*

Voilà.

Cette histoire ne raconte que les choses de la vie.

L'histoire d'un homme et d'une femme qui courent l'un vers l'autre.

Tout a commencé par un premier baiser, un matin d'été, sous le ciel de San Francisco.

Tout a failli se terminer, une nuit de Noël, dans un bar new-yorkais et une clinique californienne.

Puis les années passèrent...